



HAL
open science

”Ce que parler de soi veut dire” - Introduction du dossier ”Egologies”

Régis Revenin

► **To cite this version:**

Régis Revenin. ”Ce que parler de soi veut dire” - Introduction du dossier ”Egologies”. Genre, sexualité & société, 2010, Égologies, 4, 10.4000/gss.1707 . halshs-02975467

HAL Id: halshs-02975467

<https://shs.hal.science/halshs-02975467>

Submitted on 10 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Ce que parler de soi veut dire

Le Comité de rédaction



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/gss/1707>

DOI : 10.4000/gss.1707

ISBN : 978-2-8218-0218-6

ISSN : 2104-3736

Éditeur

IRIS-EHESS

Ce document vous est offert par Université Paris Cité



Référence électronique

Le Comité de rédaction, « Ce que parler de soi veut dire », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 4 | Automne 2010, mis en ligne le 05 décembre 2010, consulté le 10 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/gss/1707> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.1707>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Ce que parler de soi veut dire

Le Comité de rédaction

- 1 Sans prétendre fonder une généalogie des études sur le genre et la sexualité, ce quatrième numéro de *Genre, sexualité & société* entend donner place à l'essai ego-historique, en marquant toutefois un certain déplacement. Par rapport à la vocation première de l'ego-histoire, faisant appel à « des historiens [qui] cherchent à se faire les historiens d'eux-mêmes » (Nora, 1987, 5), notre invitation, adressée à des chercheur-e-s confirmé-e-s provenant de différentes disciplines, ne visait pas la formulation d'un soi mis en récit, dévoilant cet *ego* que l'historiographie classique n'aurait su ni voir ni dire. Il s'agissait davantage de mettre en lumière les effets, les orientations, les contraintes ou les déterminations, autrement dit, les logiques dans lesquelles les rapports de genre et de sexualité inscrivent les parcours individuels.
- 2 Lorsque nous avons discuté et décidé de nous engager collectivement dans cette proposition, il nous tardait d'interroger la part de genre et de sexualité intervenant dans les choix d'objets qui nous rassemblent au sein de la revue. En intitulant « Egologies » ce nouveau numéro, nous avons souhaité donner la parole aux femmes et aux hommes qui ont participé à rendre possible une science sociale critique qui prend le genre et la sexualité pour objet. Les formes plurielles d'un récit sur soi nous sont apparues alors comme la solution la plus respectueuse de la diversité des parcours.
- 3 En évoquant leurs difficultés, leurs interrogations ou leurs doutes, les auteur-e-s rappellent la force d'engagements et de convictions qui – sans être nécessairement homogènes – disent à quel point ce déplacement du regard analytique vers des espaces intimes est un projet politique autant que scientifique. L'inscription du genre et de la sexualité comme objets scientifiques et catégories d'analyse se lit avant tout comme une opération sur soi, comme un travail critique sur ses modes de pensées, ses catégorisations, sa réflexion ; une mise en cause de son rapport au monde, peut-être ; une manière de lutter, surtout.
- 4 Les auteur-e-s sollicité-e-s, dont nous présentons dans cette introduction quelques éléments biographiques, bénéficient aujourd'hui d'une légitimité qui leur permet de poursuivre l'exploration de ces objets « exotiques » trop longtemps extérieurs à l'objectivation scientifique, parce que trop militants, trop féministes, trop féminins, trop

gays, trop lesbiens, trop politiques, en somme trop excentriques. Les espaces légitimes et la reconnaissance dont ces études bénéficient aujourd'hui ne doivent pas faire perdre de vue la violence des luttes et des combats qu'il a fallu mener pour les faire exister. La prolifération des revues, des colloques, des sections thématiques ou des groupes de travail, l'ouverture progressive de l'université aux masters spécialisés, la mise à disposition de financements dédiés, l'attribution de post-doctorats et les recrutements ciblés n'amenuisent et n'effacent aucunement la violence des rapports de pouvoir et de domination qui traversent le monde social. Et il n'échappera pas aux lectrices et lecteurs averti-e-s, un effet de genre relevé à la construction du sommaire. À l'exception de Joan W. Scott et de Michel Bozon, dont les entretiens datent de 2008, parmi les personnes que nous avons sollicitées, seules les femmes ont opté pour l'épreuve narrative, prolongeant sans doute ainsi le projet d'autonomie inscrit dans leur ancrage féministe.

- 5 Préférant ici nous tenir à l'écart d'une forme de surproduction savante qui consisterait à tirer des conclusions théoriques ou politiques, fussent-elles provisoires, des documents qui nous sont livrés, nous présentons ces textes dans leur singularité, sans velléité de catégorisation formelle ou disciplinaire. Que Rose-Marie Lagrave, David Halperin, Marie-Ange Schiltz, Joan W. Scott, Sylvie Chaperon, Michel Bozon, Gail Pheterson et Jean Allouch soient ici sincèrement et chaleureusement remercié-e-s pour la confiance accordée à *Genre, sexualité & société* et au Comité de rédaction.
- 6 Directrice d'étude à l'EHESS, Rose-Marie Lagrave a formé une nouvelle génération de scientifiques féministes, parmi lesquelles Eléonore Lépinard, Delphine Naudier ou Geneviève Pruvost. Si Rose-Marie Lagrave est aujourd'hui reconnue comme l'une des spécialistes françaises des études « genre », elle est arrivée aux sciences sociales par la sociologie rurale au début des années 1970, en menant une thèse à l'École Pratiques des Hautes Études (EPHE) sous la direction de Placide Rambaud. Acceptant avec enthousiasme de participer à ce projet collectif, elle nous a soumis quelques mois plus tard la version quasi définitive de son texte, « Se ressaisir ». D'une incroyable générosité, ce texte raconte sans faux semblants, héroïsation, ni mise en scène, le parcours d'une enfant d'origine modeste qui quitte la province normande pour gravir les échelons de la méritocratie scolaire républicaine. Mais la « réussite » est aussi un déchirement et Rose-Marie Lagrave témoigne de cet apprentissage de la honte, cette marque des « transfuges de classe » qui expérimentent la violence des rapports sociaux, et dont seuls les dominants peuvent aujourd'hui nier la permanence. C'est à travers ce parcours que l'auteure saisit son entrée en féminisme, ce nouvel « acte de naissance », cette attirance vers un monde politique et universitaire qui permet, partiellement, de penser le malaise qu'induit un rapport au monde problématique. Refusant de céder aux sirènes de l'illusion bio(hagio)graphique, Rose-Marie Lagrave montre que cette lutte de soi à soi et de soi aux autres, matrice de bien des engagements sociologiques, est un combat qui ne cesse jamais. Et ce qui était initialement envisagé comme un témoignage historique devient alors un appel pour une lecture genrée des mobilités sociales. Rose-Marie Lagrave touche ainsi à l'objectif même de la réflexivité. Sans jamais être impudique, le personnel dit bien au-delà de soi. L'intellectuel singulier s'efface ainsi modestement au profit d'un intellectuel collectif, rappelant – par une croyance elle aussi historique – que les sciences sociales n'ont de sens que si leur capacité critique est mise au service, non d'un apaisement, mais d'une exigence.
- 7 Historien de la sexualité, David Halperin a commencé par travailler sur la conception de la sexualité et des rapports de genre dans l'Antiquité, dans l'objectif d'historiciser un

binarisme entre hétérosexualité et homosexualité d'une évidence trompeuse. Son travail prend par la suite la forme d'une analyse de la politique de la sexualité, notamment à partir d'une relecture de Foucault, et d'une analyse de la subjectivité gaie, à travers des écrivains et des textes littéraires, dans le contexte de l'épidémie de sida. Il interroge par là les conditions de possibilités d'une histoire de l'homosexualité, à distance d'une perspective constructionniste ayant pour effet de mettre à distance l'expérience de l'homosexualité, et d'une perspective essentialiste qui fait de l'homosexualité une catégorie transhistorique : ce sont différents modèles pour penser les relations entre hommes qui sont identifiés et distingués. Ses dernières publications prolongent ce travail et portent plus précisément sur la notion de « culture gaie » : quel sens y a-t-il à parler de culture gaie au sein d'un travail marqué par une volonté radicale d'historicisation ? En quoi consiste cette culture ? À partir de sa trajectoire personnelle, institutionnelle comme théorique, l'entretien revient sur ces questions en soulignant l'importance de développer une théorie non psychologique de la subjectivité gaie. Dans un contexte de dépolitisation de l'homosexualité masculine traversé par des rapports de classe et caractérisé notamment par la revendication d'égalité, David Halperin revendique la spécificité et les potentialités subversives d'une culture gaie.

- 8 Marie-Ange Schiltz, ingénieure de recherche à l'EHESS, a contribué de façon incontournable à la mise en œuvre des enquêtes *Presse Gaie* avec Michael Pollack, mais aussi à des enquêtes sur les conditions de vie des malades du sida (VESPA) ou des violences envers les femmes (ENVEFF). Non directement issue du féminisme académique ou militant, mais d'un féminisme « hors champ », par son positionnement scientifique, ses choix et ses pratiques de recherche, elle fait preuve d'un engagement politique qui est aussi humain, modeste, humble, curieux et bienveillant. Par son récit, sont mis en lumière les logiques de structuration de la recherche sur le genre et sur la sexualité, ainsi que les évolutions thématiques du champ. Apparaissent également les conditions dans lesquels les pionnier·ère·s ont travaillé : le poids des contraintes institutionnelles et des difficultés inhérentes aux populations « vulnérables », le lien avec les mouvements sociaux, les malentendus et les oppositions rencontrés, mais aussi l'urgence, l'énergie et l'enthousiasme dans lequel ses recherches ont été produites.
- 9 Joan W. Scott est professeure d'histoire à l'Institute for Advanced Study à Princeton. Elle est d'abord une intellectuelle critique. Depuis sa thèse consacrée aux Verriers de Carmaux jusqu'à la publication d'un livre sur le « voile » et ses implications politiques, dont les thèmes sont abordés dans l'entretien présenté dans ce dossier, Joan Scott n'a eu de cesse de questionner les discours sur les identités culturelles et la façon dont ils enserrent la liberté de penser et les possibilités d'agir, à la fois individuelles et collectives. Elle est considérée comme une des fondatrices des études de genre, grâce, en particulier, à la publication en 1986 de son article « Le genre, une catégorie utile pour l'analyse historique ». L'entretien revient sur l'émergence de ce champ, sa carrière, ses influences ainsi que certaines de ses principaux thèmes de recherche.
- 10 Sylvie Chaperon est historienne, maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'Université de Toulouse-Le Mirail, et chercheuse à FRAMESPA et au Centre d'histoire sociale du XX^e siècle. Après une thèse sous la direction de Michelle Perrot sur le féminisme français pendant les Trente Glorieuses, elle s'est progressivement intéressée à l'histoire de la sexualité et de la sexologie aux XIX^e et XX^e siècles. À travers son itinéraire d'enseignante-chercheuse, qui l'a menée du féminisme à la sexologie et à la sexualité, Sylvie Chaperon met en lumière et tente de cerner des générations de chercheuses et de

chercheurs en études féministes et en étude genre, ainsi que les tournants historiographiques. Appartenant elle-même à la « troisième génération » des études féministes, elle retrace la trajectoire d'une tradition de recherche, revenant au passage sur les rencontres, les occasions et les découvertes, ainsi que sur les parcours croisés des protagonistes. Elle explore dans cet article les raisons et les dynamiques des réticences académiques et montre, en même temps, comment chacune des ces quatre générations évolue dans un paysage institutionnel et scientifique différent.

- 11 Michel Bozon, sociologue, directeur de recherche à l'INED (Institut National des Etudes Démographiques), est une figure dans le champ français des études sur la sexualité. Il revient dans un entretien sur son parcours intellectuel et académique en l'inscrivant plus largement dans le champ de la sociologie. Il évoque les opportunités, les rencontres et les amitiés qui l'ont structuré et guidé dans ses choix méthodologiques. De l'ENS où il découvre l'anthropologie, les ouvrages de Pierre Bourdieu et la pratique du terrain à son entrée à l'INED en tant que sociologue prenant part aux grandes enquêtes sur les comportements sexuels en population générale, en 1992 puis en 2006, se dessinent des inflexions thématiques, de la sociabilité urbaine et de la reproduction sociale à la formation des couples et au maintien des inégalités de genre dans le cadre de la sexualité. Il démontre la fécondité d'une démarche qui n'oppose pas politique, théorie et production de données empiriques, ni ne hiérarchise les approches méthodologiques. Dès le début des années 1980, à travers la figure du conscript et l'étude des pratiques de sociabilité masculine notamment dans un café de la Villefranche-sur-Saône, il s'intéresse à la construction de la masculinité. Par la suite, c'est à travers la formation des couples qu'il découvre les rapports de genre. L'analyse des différenciations de pratiques et de représentations met à jour les logiques sociales et les rapports de domination. Cette orientation se consolide par son engagement dans les enquêtes sur la sexualité.
- 12 Gail Pheterson, psychosociologue au Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CNRS-Université Paris 8) et au Département de Psychologie de l'Université de Picardie (Amiens), est connue en France, entre autres, par son engagement politique et théorique pour les droits des prostituées. Bien que la prostitution ait été l'un de ses principaux objets d'analyse, le travail de Gail Pheterson se caractérise plus largement comme une mise en perspective théorique, à partir d'une critique féministe, des rapports sociaux de sexe et des formes de production et de contrôle social de la catégorie « femme ». Dans un ouvrage désormais célèbres sur la prostitution, traduit en français en 2001, elle définit la position épistémologique qui est la sienne : en refusant l'usage dominant de la catégorie de « victimes » de la violence sexiste, elle adopte une perspective qui va davantage dans le sens d'une mise à distance des malentendus discriminants qui induisent une hiérarchie dans les luttes des mouvements des femmes et/ou féministes. Pour Gail Pheterson, qui s'inscrit dans une tradition féministe matérialiste, la violence sexiste concerne toutes les femmes en tant que « classe de sexe ». Les concepts de « prostitution » et de « prostituée » deviennent alors des outils d'interprétation du social permettant de décrire les modalités historiques, sociologiques et politiques des violences imposées aux femmes quels que soient leur « orientation sexuelle » et leur « genre ». Dans cet article, Gail Pheterson met en perspective les débats et les enjeux contemporains autour du traitement des violences contre les femmes dans le contexte des protections en termes de droits. Gail Pheterson a souhaité répondre à notre invitation de façon particulière, par cet état des lieux de la question et de ses formes de politisation plutôt que sous la forme d'un entretien ou d'un récit sur soi. Elle a souhaité

nous offrir les résultats d'une réflexivité politique et théorique issue de trente années de travail conceptuel et militant et nous faire ainsi partager les interrogations et les élaborations qui sont les siennes aujourd'hui.

- 13 Ce dossier se clôture par un entretien avec Jean Allouch, directeur de la collection « Les grands classiques de l'érotologie moderne » au sein des Éditions et Publication de l'École Lacanienne (EPEL), œuvrant depuis de nombreuses années à faire connaître en France les travaux issus du champ des *gay and lesbian studies*. EPEL a notamment introduit et traduit en France les travaux de David Halperin, Gayle Rubin et Judith Butler. Jean Allouch exerce la psychanalyse. Dès 1962, il suit les séminaires de Jacques Lacan (qui fut aussi son analyste). Après la dissolution de l'École freudienne de Paris, il contribue aux premiers pas de la revue *Littoral*, puis à la fondation de l'École lacanienne de psychanalyse. Il a publié des ouvrages remarquables dans le champ de la psychanalyse et au-delà. Dans cet entretien, explorant les dynamiques d'entrelacement, de coproduction, d'évitement et de résistance qui ont fondé et fondent le champ freudien et le champ des études gaies et lesbiennes, Jean Allouch revient sur sa propre construction intellectuelle et sur son acception de l'analyse qu'il définit comme « psychanalytique ». Dans cet échange, au ton amicalement critique, il invite à un décentrage permanent des positionnements stratégiques souvent affirmés, mais rarement réfléchis. Qu'il s'adresse aux faiseurs et aux causeurs du champ psychanalytique ou qu'il dialogue avec le champ gai et lesbien, il conteste la posture adoptée par celles et ceux que la revendication aveugle de traditions autorisées conduit à s'ériger en sujets-maîtres de leur savoir.
-

BIBLIOGRAPHIE

NORA Pierre (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.